



Al-'Arabî, exclusivement arabophone mais faisant une large place à la sociologie, ou même le Centre culturel arabe qui, en vertu du fait que les familles libanaises ont souvent un pied en Orient et l'autre en Afrique, dispose de deux antennes : l'une à Beyrouth et l'autre à Casablanca.

Parmi les maisons ouvertes aux vents du large, dont le Syrien Riad El-Rayyes, installé à Beyrouth après un détour par Londres, plaque tournante de la finance et de la culture arabes, demeure une figure fameuse, l'une des plus audacieuses est sans aucun doute Dâr Al-Sâqî Books. La création de cette dernière remonte à 1992. Or elle fait écho, là aussi, au succès qu'a rencontré à Londres et dans les mêmes années 1980 la première librairie arabe des bords de la Tamise, puis la maison d'édition du Libanais André Gaspard, lequel avait fui la guerre civile en même temps que son confrère syrien, en 1976.

Initialement tourné vers la traduction en anglais d'ouvrages touchant au monde arabe et à l'islam, voilà dix ans que le cofondateur, avec May Ghoussoub, de Saki Books, a ajouté à son arc l'édition en langue arabe. Il y a peu de chances qu'il le regrette aujourd'hui, avec le retentissement qu'ont provoqué *Les filles de Riyad*, le premier roman de la jeune Saoudienne Rajaa Alsanea, fille d'un journaliste brutalement décédé (elle avait 8 ans). André Gaspard a eu la témérité d'en éditer la version originale (en arabe). C'était en septembre 2005, sept mois à peine après l'assassinat du Premier ministre libanais Rafic Hariri. Le livre s'est déjà vendu à près de dix mille exemplaires au Liban, et à des centaines de milliers dans le reste du monde, au Caire, à Casablanca ou à Londres. Sa traduction française, dont Plon s'est assuré les droits, ne devrait pas tarder à caracoler à son tour parmi les meilleures ventes. Le talent d'Alsanea ne fait pas plus de doute que le génie de Balzac et de Guitry, qu'elle-même cite d'ailleurs à bon escient !

« Par le passé, l'édition libanaise avait déjà lancé des auteurs saoudiens, rappelle Michel Choueri, de la librairie El Bourj. *Les filles de Riyad* ont certes bénéficié d'un effet de curiosité. Mais c'est la première fois qu'un livre de ce genre est aussi amplement médiatisé. De plus, il est bien écrit et agréable à lire. La presse libanaise l'a plutôt bien accueilli. Il a été chroniqué positivement ou défavorablement, mais la critique négative, du côté saoudien en particulier, l'a beaucoup servi ! » Les autorités saoudiennes, qui desserrent peu à peu l'étouffement de la censure depuis deux ou trois ans après avoir longtemps mis à l'index ou interdits au marché quantité d'ouvrages (y compris ceux de Paulo Coelho !), ont fini par lever l'interdiction. Mieux, ou pire, un ministre saoudien, Ghazi al-Qosseibi, en recommande désormais la lecture en postface d'une nouvelle édition !

*Niqab* et rituels traditionnels mis à part, le décor et les accessoires (fringues, cosmétiques, 4 x 4, Internet...) des *Filles de Riyad* sont aussi laïcs et modernes que la toile de fond de la série américaine *Sex and the City*.

## Leur terrain d'entente : la défense du métier d'éditeur

Sauf que, jaillie du cerveau de Rajaa, la série mériterait de s'intituler : « Mecs and the Saudi », du nom de sa narratrice. Saudi tient un blog. D'un côté, elle y livre les péripéties quotidiennes, sentimentales et familiales, d'un quatuor de jeunes femmes. De l'autre, elle recueille les réactions de ses e-lecteurs. Chaque personnage a ses traits saillants : Sadim, la citadine qui désespère de trouver l'homme qu'il lui faut ; Gamra, à la limite de la niaiserie, humiliée par la tromperie de son mari ; Michelle, réputée la plus occidentalisée en vertu de son ascendance maternelle (américaine) ; et Lamis, légère et d'humeur égale, à laquelle s'identifie la romancière saoudienne, 25 ans aujourd'hui, partie étudier l'orthodontie à Chicago depuis la sortie du livre.

La surprise et la polémique qu'ont soulevées *Les filles de Riyad* relèvent d'une thématique rebattue : celle des jeunes femmes arabes s'efforçant de résister à leurs frères, mères ou belles-mères, infatigables marieuses ou raccommodeuses, inspectrices des ménages, contrôleuses des descendance latérales et collatérales avec la froufroulante complicité des sœurs, des aieules, des tantes et des cousines. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'une des œuvres qui, dès sa parution au Seuil en 1961, a pu manifester le « renouveau de la scène littéraire libanaise, et plus généralement arabe », pour

reprandre les termes de Farouk Mardam-Bey, directeur de la collection Mondes arabes (Sindbad/Actes Sud), exprimait la même soif de considération et d'émancipation, résumée dans son titre : *Je vis*, de Leïla Baalbaki. « Pourquoi a-t-elle été traduite en français ? s'interroge Franck Mermier. Parce que c'était une femme libanaise qui, tout d'un coup, revendiquait son droit à l'autonomie, à la sexualité. C'est ce trait-là qui, de tout temps, paraît répondre au besoin d'exotisme, comme le suggèrent assez souvent les illustrations des premières de couverture. »

Cependant, Farouk Mardam-Bey relève que la littérature libanaise de langue arabe des temps modernes n'a pas été mieux traitée par l'édition française que les autres littératures du monde arabe. De fait, Fâris al-Chidyaq ou Saïd Aql risquent de demeurer ignorés. A jamais. « Jusqu'aux années 1980, il est vrai que très peu d'œuvres ont été traduites, confirme Franck Mermier. Il manque au public français certains chaînons, certains repères.

En 2006, des membres du Hezbollah campent près du siège du gouvernement.



F. SHILO/REUTERS